

NICOLAS WEILL

Le « brave soldat Chvéik », figure emblématique et cocasse de la littérature tchèque sur la première guerre mondiale, ne fait plus rire pendant la seconde. *Le Nuage et la Valse*, le roman-fleuve de Ferdinand Peroutka (1895-1978), qui nous parvient aujourd'hui, apparaît comme l'annexe terrible à la fiction satirique de Jaroslav Hasek publiée entre 1921 et 1923. Les ingrédients sont les mêmes : des personnages pleins d'illusions sur l'éternité de la bonne vie pragoise, les cafés, les bourgeois cultivés gorgés de citations latines, les épouses qu'on espère fidèles et les employés juifs dont le baptême parfait l'intégration... Mais, en mars 1939, tout vole en éclats avec l'entrée des Allemands dans la capitale tchécoslovaque. *Le Beau Danube bleu*, de Johann Strauss, et le « petit nuage blanc » qui « passait la nuit sur le géant des montagnes » ne sont plus que des décors de carton-pâte, restes d'une culture européenne s'abîmant dans l'apocalypse ; sa toile ne sert même pas à protéger l'un des personnages du feu russe de Stalingrad.

Ferdinand Peroutka était un journaliste démocrate dont l'existence et la renommée ont déraillé au rythme de l'histoire du XX^e siècle. Déporté à Dachau puis à Buchenwald, le camp dont la mémoire hante l'ouvrage, il met en scène « sa » guerre en une vaste fresque théâtrale, déjà baptisée *Le Nuage et la Valse*, en 1947. Exilé aux Etats-Unis l'année suivante, après la prise de pouvoir par les communistes, il travaille pour Radio Free Europe et réécrit sa pièce sous la forme d'un roman, qu'il fait paraître à New York en 1976. Une polémique récente, que la traductrice Hélène Belleto-Sussel relate et dénonce dans sa préface, partie du sommet de l'Etat tchèque, a injustement transformé Peroutka en exemple de l'égaré intellectuel sous prétexte qu'il aurait écrit un article complaisant sur Hitler (ce qui est faux) et un texte plus maladroit qu'hostile sur la « question juive ».

Epreuves intransmissibles

De son origine théâtrale, l'envoûtant *Le Nuage et la Valse* a conservé un cours saccadé, découpé en scènes et saynètes peuplées de nombreux personnages. Tous sont menacés par une mort peu héroïque, l'humiliation et des lendemains décevants pour les survivants, dont les épreuves se révèlent intransmissibles. Certains n'ont d'autre option que le suicide dans le monde d'« après ». Ainsi Eva, la femme du docteur résistant Pokorny, contrainte d'accepter les avances d'un officier de la Gestapo pour tenter de protéger son mari, se sent obligée de mettre fin à ses jours à la libération de la capitale. L'écriture de Peroutka ressortit au réalisme factuel, sec comme une détonation ou sardonique, et retient ses effets, y compris dans l'exhibition de la cruauté la plus inouïe, comme pour décourager tout sadisme. Le détenu de Buchenwald,



Ferdinand Peroutka, dans les années 1950. COLLECTION PARTICULIÈRE

Le grand roman tchèque de la seconde guerre mondiale, de Ferdinand Peroutka, enfin traduit

Les portes de l'enfer s'ouvrent à Prague

Gutfreund, est par exemple suspendu par les SS au-dessus d'un cours d'eau glacé pour s'être moqué jadis de la croix de fer : « *L'Hauptscharführer* [adjudant-chef à Buchenwald] *Sommer* remit son manteau de cuir et retourna arroser l'homme attaché au-dessus du ruisseau. La dernière pensée de l'homme du ruisseau avait été que l'étoile rouge s'appelait Bételgeuse. Puis il n'avait plus rien pensé du tout. »

L'auteur s'efforce surtout, en recourant à la fiction, de pénétrer au cœur des sensations et des pensées les plus secrètes de ceux qui sont, comme lui, passés par ces épreuves. Il n'échappe pas toujours aux caricatures, notamment dans ses figures juives, souvent représentées comme se baignant d'illusions ou subissant passivement leur sort. Par ailleurs, lus en 2019, les passages censés embrasser l'ensemble du cataclysme paraissent bien convenus parce que mille fois racontés, comme le prologue s'attardant

sur les pérégrinations viennoises d'un peintre raté (Adolf Hitler) ou les pages qui cherchent à convaincre le lecteur de la profonde vulgarité du dictateur et de sa cour à Berchtesgaden.

En revanche, montrer de l'intérieur comment cette descente aux enfers a été rendue possible par des adaptations microscopiques, étape après étape, constitue la véritable réussite du livre. Le protagoniste, l'employé de banque Novotny, qui finira par être déporté sur une confusion de patronyme, s'en fait une règle vaine que la suite s'empresse de démentir : « Une idée qui n'était pas dans les livres jaillit dans sa tête comme un éclair. L'idée était la suivante : peu importe ce qui arrive, peu importe le vacarme alentour, l'essentiel c'est qu'il n'arrive rien à Karel Novotny. » L'histoire a des griffes. ■

LE NUAGE ET LA VALSE
(*Oblak a valcik*),
de Ferdinand
Peroutka,
traduit du tchèque par
Hélène Belleto-Sussel,
La Contre Allée,
576 p., 25 €.